

LA BATELIÈRE D'EYLAU.

1807.

I

— N'oubliez pas, monsieur Spengler, que je fais aujourd'hui le catéchisme.

— Quoi ! aujourd'hui, monsieur le curé ! y pensez-vous ?

— Certainement, monsieur le sacristain, et il me faut au moins une douzaine de chaises pour ces pauvres enfants . . .

— Une douzaine de chaises ! y pensez-vous ?

— Certainement ; je sais que c'est maintenant assez difficile à trouver ; il faudra enfin, si vous ne pouvez vous procurer des chaises, il faudra bien se contenter de tabourets ; car je ne veux pas que les enfants restent debout, comme la dernière fois. Voici le temps de la première communion qui approche, vous le savez, mon cher monsieur Spengler ; ainsi, vous vous arrangerez pour que tout cela soit prêt à l'heure du catéchisme.

Le sacristain restait immobile et muet de surprises devant M. Harbaum, dont le calme et l'assurance étaient une énigme pour lui. Quant au curé, après avoir donné ses instructions à M. Spengler, il ouvrit une petite armoire qui se trouvait dans la sacristie, et qui renfermait divers objets nécessaires au culte, il en tira une vieille aube qu'il examina en souriant.

— Oh ! oh ! dit-il, vous voilà encore en défaut, monsieur Spengler ! je vous avait cependant prié de faire racommoder cette aube par votre femme ou par votre fille, Ebba . . .

M. Spengler sortit tout-à-coup de la rêverie profonde dans laquelle paraissaient l'avoir plongé les premières paroles du curé :

— J'ai . . . j'ai, monsieur Harbaum . . . que je ne vous comprends pas . . .

— Comment ! est-ce que je ne vous parle pas d'une manière intelligible ? . . .

— Quoi ! vous me parlez de votre aube, quand la guerre est à nos portes, quand nous sommes entourés, pressés, par deux ou trois cent mille hommes, Russes et Français, qui, aujourd'hui ou demain, peut-être, viendront s'égorger ici . . . comme il y a quatre mois . . .

— Eh ! monsieur Spengler, cela peut-il m'empêcher de faire aujourd'hui le catéchisme ?

Et le curé continuait l'inspection de son aube avec un sang froid qui fit frémir le pauvre sacristain.

— Vous avez donc oublié, monsieur le curé, l'affreuse journée, du 8 février, cette bataille à laquelle notre pauvre petite ville d'Eylau a donné son nom ? . . .

— Non, mon ami, je ne l'ai point oublié . . . Hélas ! comment pouvez-vous supposer que l'horrible souvenir de ces scènes sanglantes s'efface jamais de ma mémoire ?

En prononçant ces mots, il leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir.

— Mais qu'importe la guerre ! mon poste, à moi est ici : je ne le déserterais jamais ; les boulets et les balles ne me font pas peur.

— Oh ! je le sais, monsieur le curé, mais pourquoi s'exposer à un danger inutile ? . . .

— Est-ce que je n'ai pas toujours ici des devoirs à remplir ? . . . Je les remplirai . . . Mais Dieu, je l'espère, du moins, ne permettra pas que notre malheureuse ville soit le théâtre d'une nouvelle bataille . . . il aura pitié de ses habitants . . . Oh ! je n'ai cessé,